

Storia di scarpe

Ornela Vorpsi

Il caso volle che un giovedì del mese di marzo, (opportunamente illuminato da un sole ancora freddo), prendessi la metropolitana aerea, e che un paio di scarpe mi gettasse in un terrore insostenibile.

Mi ero seduta di fronte a un uomo profondamente perso nella lettura del suo giornale. L'uomo portava delle scarpe gialle. Queste scarpe, senza alcun dubbio, facevano prova della più assoluta innocenza, mentre il loro proprietario era ignaro del senso di smarrimento che stavano per procurarmi.

Quel mattino mi sentivo molto bene. Il mio corpo si era svegliato vigoroso, e il desiderio della vita mi scorreva nel sangue in pulsazioni sane e regolari.

Fin quando, per caso, il mio sguardo cadde sulle scarpe gialle che l'uomo aveva ai piedi. Delle scarpe profondamente estranee.

Provenivo da un paese dove le scarpe erano semplici accessori, strettamente funzionali. Non si dava alcuna importanza alla forma. La forma era importante solo quando riguardava l'essere umano, e persino in quel caso si diceva che la forma più importante era quella che uno si porta dentro.

Nel mio paese la qualità delle scarpe non sempre era buona. Un intero popolo è stato equipaggiato con quelle orrende scarpe in finto cuoio, abbinata a certe soles fatte di gomma che provocavano la comparsa di vesciche piene di siero.

Un giorno, poiché le mie vesciche avevano raggiunto delle proporzioni spaventose, mia madre mi portò dal medico. «Niente da fare, dichiarò il medico, sono le scarpe che provocano questa reazione. Sotto il finto cuoio, il piede non respira, e la gomma di certo non aiuta. Ma non si preoccupi signorina, proseguì il dottore, i suoi piedi si abitueranno pian piano». Niente da fare, quindi. In quel paese, possedevamo tutti un unico paio di scarpe. Se volevo uscire di casa per andare a scuola, per rubare dei fiori o dei libri, dovevo rimettermele, con o senza le vesciche.

Ma le scarpe che vidi, quel giovedì, nella metro di Milano, erano scarpe che non rientravano in nessuna delle categorie di scarpe che avevo costruito senza volerlo.

Mi resi conto che era come se alcune di quelle scarpe racchiudessero una storia, una storia che le precedeva. Quel passato si confondeva con un profumo che mi era estraneo, il profumo di Robespierre, di lettere fragranti d'amore e di visi gracili. Erano, oserei dire, scarpe colte. Nel mio paese non avevo mai visto delle scarpe colte.

Quelle scarpe avevano quasi sempre un'aria riservata, al tempo stesso lussuosa e discreta, per cui ogni volta che ne vedevo un paio, pensavo immancabilmente al nonno dell'uomo che portava quelle scarpe colte. Lo vedevo andare a caccia mentre la nonna suonava il pianoforte, prima dell'ora del tè, e la cameriera faceva avanti e indietro per la casa, spolverando i mobili di ciliegio.

Erano scarpe che brillavano di una luce sicura, spesso marrone scuro, o nera.

Le contemplavo, mentre nella mia immaginazione calpestavano tappeti morbidi e rossi, parquet profumati di cera al miele; poi, quando mostravano qualche segno di stanchezza, gli lasciavano il tempo di riprendersi, dopo avervi inserito una specie di meccanismo di legno che le teneva in forma.

Cercavo di immaginare a cosa potesse somigliare il piede che sonnacchiava dentro quelle scarpe; la mia immaginazione lo faceva pallido, liscio, morbido come flanella, e osservando sui miei piedi i vecchi segni delle

Histoire de chaussures

Le hasard voulut qu'un jeudi du mois de mars, (convenablement éclairé d'un soleil encore froid), je pris le métro aérien, et qu'une paire de chaussures me jetât dans un effroi insoutenable.

Je m'étais assise en face d'un homme profondément perdu dans la lecture de son journal. L'homme portait des chaussures jaunes. Ces chaussures, à n'en pas douter, faisaient preuve de la plus grande innocence, tandis que leur propriétaire était inconscient du désarroi qu'elles allaient provoquer en moi.

Je me sentais très bien ce matin-là. Mon corps s'était réveillé vigoureux, et le désir de la vie coulait dans mon sang en pulsations régulières et saines.

Jusqu'au moment où, le par hasard, mon regard tomba sur les chaussures jaunes qu'il avait aux pieds. Des chaussures profondément étrangères.

Je venais d'un pays où les chaussures étaient de simples accessoires, strictement fonctionnels. On ne donnait pas d'importance à la forme. La forme n'avait d'importance que lorsqu'elle concernait l'être humain, et même alors, la forme qui avait le plus d'importance, disait-on, était celle que l'individu porte en soi.

La qualité des chaussures, dans mon pays n'était pas toujours bonne. Un peuple entier fut équipé de ces chaussures hideuses en imitation cuir, couplées à des semelles formées d'une espèce de gomme qui provoquaient l'apparition d'ampoules remplies de lymph.

Un jour, mes ampoules ayant atteint des proportions effrayantes, ma mère me conduisit chez un médecin. « Rien à faire, déclara le médecin, ce sont les chaussures qui provoquent cette réaction. Sous le faux cuir, le pied ne respire pas, et la gomme n'arrange pas les choses. Mais ne vous inquiétez pas mademoiselle, continua le docteur, vos pieds vont s'y habituer petit à petit. » Rien à faire, donc. Dans ce pays, on ne possédait tous qu'une paire de chaussures. Si je voulais sortir de chez moi pour aller à école, piquer des fleurs ou des livres, il me fallait les remettre, ampoules ou pas.

Mais les chaussures que je vis, ce jeudi, dans le métro milanais, étaient des chaussures qui n'entraient dans aucune des catégories de chaussures que j'avais échafaudées sans le vouloir.

Je me rendis compte que certaines d'entre elles renfermaient, semblait-il, une histoire, qu'elles en étaient précédées. Ce passé se confondait avec un parfum étranger à moi, le parfum de Robespierre, des lettres embaumées d'amour et des visages graciles. Des chaussures cultivées, oserais-je dire. Dans mon pays, je n'avais jamais vu de chaussures cultivées.

Celles-ci avaient presque toujours un air retenu, à la fois luxueux et discret, si bien que lorsque j'en apercevais, je songeais inmanquablement au grand père de l'homme qui portait ces chaussures cultivées. Je le voyais partir à la chasse pendant que la grande mère jouait du piano avant l'heure du thé et que la bonne allait et venait dans la maison en époussetant les meubles en bois de cerisier.

ces chaussures brillaient d'un éclat certain, le plus souvent marron sombre, ou bien noir.

Je les contemplais, tandis que dans mon imagination, elles écrasaient des tapis doux et rouges, des parquets cirés aux senteurs de miel puis, quand elles montraient des signes de fatigue, on les laissait récupérer, après y avoir introduit une sorte de mécanisme en bois qui veillait à ce que leur forme demeure intacte.

vesciche mi sentivo quasi in colpa. Quelle scarpe m'intimidavano un po', perché possedevano una storia. Talvolta, infatti, il loro passato era immenso, e più una storia è grande, più è difficile da portare.

Ma le scarpe gialle non appartenevano né alla classe operaia, né alla borghesia, né tanto meno all'intelligenza.

Il mio cuore sussultò e, abbandonando il petto, si ritrovò improvvisamente nello stomaco, che prese a battere violentemente. Guardai le scarpe gialle, strettamente annodate attorno alle caviglie dell'uomo, e osservai con estrema attenzione le loro soles di gomma, di un beige traslucido, che mi sembrarono due grossi ramponi, insensibili e possenti, ancorati al suolo.

L'insensibilità di queste scarpe, ecco cosa mi gettò in un terrore senza nome. Non conoscevo il loro linguaggio. Ma esistevano davanti ai miei occhi, come il mondo intorno a me, come l'uomo che le portava, come la mia mano che stringeva con tutte le sue forze la sbarra gelida per sostenere il mio corpo, quel corpo che mi indeboliva.

Poi ho parlato a qualcuno, gli ho detto che un paio di scarpe gialle e insensibili mi terrorizzava.

È scoppiato a ridere. Rideva, non la smetteva di ridere, mentre le mani continuavano a tremarmi, vittime di queste scarpe che non trovavano posto nella struttura involontaria della mia creazione.

Je cherchais à imaginer à quoi pouvait ressembler le pied qui somnolait en eux; mon imagination le voulait pâle, lisse, doux comme de la flanelle, et en observant les vieilles traces d'ampoules sur mes pieds, je me sentais presque futive. Ces chaussures, parce qu'elles possédaient une histoire, m'intimidaient un peu. En effet, leur passé était parfois immense, et plus une histoire est grande, plus elle est lourde à porter.

Mais ces chaussures jaunes n'appartenaient ni à la classe ouvrière, ni à la bourgeoisie, ni même à l'intelligentsia.

Mon coeur sursauta, et, abandonnant ma poitrine, se retrouva soudain dans mon estomac qui se mit à battre farouchement. Je regardai les chaussures jaunes fermement lacées autour des chevilles de l'homme, et examinai avec une extrême attention leurs semelles de gomme d'un beige translucide qui m'apparaissaient comme deux gros crampons, puissants et insensibles, ancrés dans le sol.

L'insensibilité de ces chaussures, c'est cela qui me jeta dans un effroi sans nom. Je ne connaissais pas leur langage. Mais elles existaient devant mes yeux comme le monde autour moi, comme l'homme qui les portaient, comme ma main qui serrait de toutes ses forces le barreau froid afin de soutenir mon corps, ce corps qui m'affaiblissait, moi.

Puis, j'ai parlé à quelqu'un, je lui ai dit que qu'une paire de chaussures jaunes et insensibles m'effrayait.

Il a éclaté de rire. Il rit et ne cessa plus de rire, tandis que mes mains tremblaient toujours, victimes de ces chaussures qui ne trouvaient pas leur place dans l'échafaudage involontaire de ma création.